PROJET
D'ADMINISTRATION
ET DE POLICE,
POUR
LA VILLE DE MARSEILLE,
OU
LETTRE

A Messieurs les Consuls & Volontaires-Patriotes de la même Ville.

N.° 24.

1789.

THE NEWBERRY LIBRARY, CHICAGO

PROJET

D'Adminiſtration & de Police, pour la Ville de Marſeille,

OU

LETTRE à MESSIEURS les CONSULS & les VOLONTAIRES-PATRIOTES de la même Ville.

MESSIEURS,

Permettez à un Homme étranger à votre Patrie, mais qui ne l'eſt point à vos intérêts ni à votre gloire, d'épancher, dans votre ame vraiment patriote, l'enthouſiaſme & l'admiration que lui cauſent vos nobles & généreux efforts pour le bonheur de vos Concitoyens. J'étois ſpectateur tranquille : qu'ai-je dit ? Craindrois-je donc de diſſimuler à vos yeux les alarmes que m'ont d'abord cauſées les premières révolutions que vous avez opérées ; je croyois en cela ne partager que le ſentiment public, c'eſt que je ne démêlois pas encore aſſez l'eſprit qui vous animoit ; je méconnoiſſois le génie Marſeillais,

& , ſans le vouloir , je faiſois tort aux vertus qui vous honorent. La faute étoit pardonnable : je ſuis étranger.

Mais , depuis qu'une douce expérience a fait ſentir à tout le monde l'heureuſe régénération que vous préparez à votre Patrie , tout étranger que je ſuis , je ne puis contenir le ſentiment qui m'enflamme. Je viens , au nom de vos Concitoyens , rendre aux vues bienfaiſantes qui vous animent , la juſtice qu'elles méritent , féliciter votre Patrie de vous poſſéder dans ſon ſein , & préſenter un nouvel aliment au courage qui déjà vous embrâſe.

Je n'entreprends point ici de donner des éloges à votre zèle : il eſt des vertus qu'on ne peut bien louer que par le ſilence : un ſentiment profond d'admiration eſt au-deſſus de toutes les louanges ; d'ailleurs , s'il vous en falloit , Meſſieurs , vous les trouveriez dans la bouche de tous vos Concitoyens. Un paiſible & doux murmure réſonne de toute part , entendez-le ; il eſt juſte ſans doute que vous en goûtiez les charmes. Rien d'auſſi délicieux que le ſentiment qu'il inſpire : il eſt le délaſſement du travail & l'encouragement du zèle.

Mais loin de vous une ſtérile & vaine complaiſance dans des éloges déjà ſi bien mérités. Vous n'êtes point faits pour vous arrêter dans le chemin de la gloire : la carrière que vous venez de vous y ouvrir eſt immenſe , & votre grande ame qui l'a conçue eſt en état de la fournir. On ne préconiſe encore que vos eſſais , & cet applaudiſſement univerſel ne fait que vous impoſer une tâche longue & de grands devoirs.

Vous avez fait preſſentir à votre Patrie le haut faîte de bonheur & de gloire , auquel elle peut s'élever

ſous des Chefs vigilans & patriotes, avec une Adminiſtration ſage & réfléchie. Accablée ſous le poids d'une oppreſſion étrangère, elle ne penſoit pas même qu'elle pût devenir heureuſe : elle ne voyoit plus dans ſon ſein que des individus iſolés, pour qui le bien commun n'eſt qu'une chimère, ou qui, dans leur déſeſpoir, ne ſongeoient qu'à ſe venger de la tyrannie publique par tous les efforts d'une induſtrieuſe cupidité, & par la vue unique de leurs intérêts perſonnels. Vous leur avez montré qu'il eſt un ſentiment plus digne des grandes ames, & que le bonheur d'un Citoyen dépend toujours de celui de ſa Patrie.

La vôtre, Meſſieurs, a des reſſoutces immenſes & bien précieuſes. La douceur de ſon climat, le coup d'œil frappant de la régularité de ſes édifices, de ſes promenades & de ſes rues ; les richeſſes de ſa poſition, la nature & l'étendue de ſon Commerce ; tout ſemble la rappeler à ſa première deſtinée, la rendre dans peu, mieux que jamais, la ſœur d'une nouvelle Rome, l'émule d'une autre Carthage, la plus riche, la plus peuplée, la plus belle Ville, je ne dis pas du plus beau Royaume du monde, mais du Monde lui-même.

Déjà vous avez fait luire l'aurore d'un ſi beau jour. Conſommez l'attente publique, par l'activité de votre zèle & la continuité de vos efforts. Votre Patrie toute entière ſe tourne vers vous & vous tend les bras. Vous lui avez fait ſentir ce qu'elle peut être : trop foible encore, elle vous coujure de ne pas la laiſſer ſe replonger dans le cahos ténébreux, d'où vous avez commencé à la tirer. Le ſentiment d'une gloire & d'un bonheur qu'elle touchoit déjà, & qui

lui auroient échappé, lui ſeroit plus cuiſant, plus déſeſpérant mille fois que ſes malheurs même.

Marſeille va devenir par vous, Meſſieurs, le plus riant aſyle de l'étranger, comme le plus délicieux domicile du Citoyen ; mais les craintes ne ſont pas encore entièrement diſſipées ; tous les yeux ſont fixés ſur vous ; chacun de vos Concitoyens balance vos vues & vos opérations, avec ſes intérêts perſonnels & ceux de la Patrie. Votre gloire, votre ame ſeule, ô généreux Marſeillais ! demande que vous couronniez l'œuvre que vous avez ſi bien commencée !

Votre ardeur doit être ſage & réfléchie ; mais rien ne ſauroit ralentir votre marche. Envain, dans la ſollicitude glorieuſe, mais pénible qui vous captive, chercheriez-vous à vous repoſer de votre bonheur ſur la tenue prochaine des États-Généraux du Royaume. Sans doute, les vues bienfaiſantes du Monarque & du Père qui va les préſider, ſont bien faites pour fonder une ſi douce eſpérance. Mais, hélas ! le ſuccès de l'Aſſemblée Nationale eſt encore enveloppé dans la nuit des temps, & votre Patrie eſt forte de ſes propres forces : le bonheur & la gloire ſont dans ſon propre ſein, & c'eſt à vous, Meſſieurs, c'eſt à votre patriotiſme qu'elle s'adreſſe, pour développer en ce moment ce germe précieux, & lui faire produire les fruits qu'il renferme. Déjà l'heure a ſonné : puis-je vous dire avec bien plus de raiſon, que l'éloquent Orateur de Draguignan, le coup a frappé de votre régénération prochaine. Soutenez votre courage : que l'ardeur & la ſageſſe préſident à vos Conſeils, & votre triomphe eſt aſſuré, votre Patrie eſt heureuſe.

Plein de ces idées, j'ai amuſé mes loiſirs à

essayer un plan de vos propres opérations : je ne l'ai pas trouvé tout-à-fait indigne de vous : souffrez que je vous en fasse l'hommage, & que je le rende public. Je n'ai pas l'orgueilleuse prétention de vous instruire, Messieurs : je ne voudrois que réunir, comme sous un seul point de vue, l'enchaînement de tout ce qui vous reste à faire, porter un doux espoir dans l'ame encore peu rassurée de vos Concitoyens, & leur faire voir combien le bonheur est près d'eux.

Stabilité dans votre existence.

D'abord, Messieurs, n'épargnez rien pour donner à votre réunion de la consistance & de la stabilité. Le Gouvernement ne vous la refusera pas : votre Municipalité ne semble pas s'y opposer : votre Patrie vous la demande ; mais en vain les lois humaines autoriseroient votre existence, si vous ne vous la formiez à vous-mêmes par la sagesse de votre constitution, l'unité de vos vues & de vos principes, & l'accord inaltérable de tous les individus qui composeront votre Association.

Nécessité d'avoir des Chefs.

Tout Corps acéphale est sans vigueur : il vous faut des Chefs ; mais leur élection, qui doit être votre ouvrage, demande de votre part les vues les plus droites, la maturité la plus solide, le plus pur patriotisme. Les rênes siéent mal dans les mains d'une jeunesse inconsidérée, ou d'une vieillesse décrépite ; celui-là seul mérite de les tenir qui joint à la vigueur de l'âge, des connoissances étendues, une ame grande, généreuse, maîtresse d'elle-même, & la seule vue du bien public.

Corporation trop nombreuse, nécessité de se diviser & de bien choisir.

Une Corporation trop nombreuse seroit tout au moins très-difficile à diriger. L'unité de principes, si essentielle au succès de ses opérations, auroit bien de la peine à s'y faire adopter. N'admettez donc personne parmi vous, au-des-

ſous de dix-huit ans, ni au-deſſus de ſoixante & dix, & dans cet intervale encore long, qu'il vous ſoit permis de faire un choix judicieux & toujours relatif aux obligations que vous contractez envers la Patrie. Diviſez-vous, ſubdiviſez-vous; mais que, chaque Diviſion & Subdiviſion ayant ſes Chefs particuliers, le Corps entier ait ſon Chef unique & général, qui puiſſe commander & ramener au devoir chaque individu; ou qui, dans des cas difficiles, puiſſe de tous les Chefs particuliers de toutes ces Diviſions, former un Conſeil, dans lequel, à la pluralité des voix, on règlera ce qui conviendra davantage à la nature des circonſtances & à l'intérêt général.

Diverſité d'Aſſociations.

Quoique tout homme ſoit Soldat dès qu'il s'agit du bien de la Patrie, cependant, dans la commune opinion des hommes, les diverſes claſſes de Citoyens exigent auſſi une diverſité d'aſſociations. Travaillez à vous bien démêler, à vous bien connoître, à bien ſaiſir les divers points de vue qui peuvent vous être communs, ou vous diviſer; & réuniſſez-vous tous, pour vous aſſocier, ſelon vos rangs, par un accord qui ſoit conſenti, commun & ſans retour.

Avoir des lois.

Des lois ſages & relatives à la fin pour laquelle un Corps exiſte, ſont comme une chaîne qui en unit tous les individus. C'eſt ce fil bienfaiſant qui, dans le labyrinthe des paſſions humaines, ramène toujours au devoir: c'eſt la voie abrégée qui conduit à l'ordre; elles circonſcrivent les ſollicitudes des Chefs; elles font voir à chacun d'un ſeul coup d'œil la trace de ſes obligations, & laiſſent à tous le loiſir de ne penſer plus qu'à l'intérêt général. Donnez-vous donc des lois; mais des lois claires, courtes & préciſes; des lois dictées par l'équité, diri-

gées par la ſageſſe ; des lois qui ſoient l'heureuſe production d'une ame éclairée & pleine de l'amour du bien public. Et pour les faire obſerver parmi vous, ces lois utiles, ne leur cherchez de ſanction que dans le conſentement unanime qu'y devra donner chaque particulier au moment de ſon incorporation, & dans cette parole ſolemnelle qui fait encore aujourd'hui parmi des Nations brutes & barbares, l'objet ſacré d'une Religion inviolable.

Union mutuelle.

Mais dans la crainte que vous veniez jamais à perdre de vue un des principes les plus eſſentiels, permettez-moi de vous le répéter encore : qu'il règne toujours parmi vous l'harmonie la plus ſoutenue, l'union la plus étroite : c'eſt là que vous trouverez votre plus grande force. Si jamais il s'élevoit parmi vous quelques guerres inteſtines, quelques diviſions perſonnelles, ah ! qu'elles diſparoiſſent toujours devant l'intérêt public.

Bonne Police.

Quand une fois vous aurez poſé la baſe de votre Conſtitution, que vous en aurez établi les lois, fixé les bornes, & que par un Contrat ſolemnel vous en aurez cimenté l'union, penſez avant toutes choſes à un bon gouvernement de Police. Un État n'eſt floriſſant qu'à proportion de l'ordre qui y règne : que vos premiers ſoins ſoient donc de l'établir dans l'enceinte de vos murs. Expulſez-en cette multitude effrayante de mendians étrangers, dont le moindre mal eſt de ravir à vos Concitoyens indigens les reſſources de vos largeſſes & de vos bienfaits. Ne ſouffrez pas qu'aucun pauvre étranger entre dans votre Ville, ni que ceux qui vous appartiennent, viennent dans vos rues troubler, par une importunité doublement fatigante, la marche tranquille des paſſans. Vous pourriez peut-être,

Mendians.

pour les premiers, créer dans un de vos Fauxbourgs, le fonds d'une aumône légère, qui pût les aider à porter ailleurs le spectacle de leur misère ; & pour les seconds, il ne vous reste qu'à encourager ces monumens glorieux, déjà si avantageusement ébauchés, de la piété de vos Concitoyens ; animer dans chaque Paroisse le goût de ces associations de charité, dont on voit dans plusieurs Villes du Royaume, les modèles les plus intéressans pour l'humanité. Dans un coin de la Paroisse, s'élève un Edifice simple, mais commode, dont on a respecté pour le pauvre souffrant les revenus sacrés, au lieu d'en ériger à la vanité de fastueux & d'injustes monumens. Là l'indigent Citoyen se rend chaque jour, pour recevoir des mains d'un Recteur ou d'une Rectrice charitables l'aumône dont il a besoin, ou bien dispersées chaque jour dans différens Quartiers désignés, des personnes respectables des deux sexes vont chercher le malheureux caché par la honte ou l'infirmité dans son triste réduit, & lui porter dans sa misère les secours & la consolation qu'il ne peut venir chercher lui-même.

Etablissemens de charité.

Vous êtes assez nombreux pour établir, pendant le jour, à chaque porte de votre Ville, un petit détachement, dont l'occupation exacte & scrupuleuse, soit de veiller aux étrangers qui y entrent, d'inscrire leur nom, le lieu d'où ils arrivent, l'Auberge ou le Logement qu'ils doivent prendre, le séjour qu'ils doivent faire dans vos murs, & le lieu où ils doivent aller. Faites-en porter tous les soirs la liste chez le premier Consul, ou chez votre Chef général. Que chaque Aubergiste ou personne publique donnant à coucher, en fasse de même ; afin que les deux Listes ou Regîtres

Gardes aux Portes de la Ville.

Attention sur les étrangers.

tres soient confrontés, & la tranquilité publique toujours plus assurée.

Ces précautions ne sont odieuses pour aucun honnête homme. Les Villes les plus intéressantes vous en donnent l'exemple, Paris, Lyon, Avignon, Genêve, &c. &c. & votre situation sur un Port de mer & aux extrêmités du Royaume, vous les rend nécessaires plus qu'à toute autre pour la sûreté publique.

Patrouille.

La Patrouille de la nuit vous a déjà couvert de gloire. L'heureuse révolution qu'elle vient de produire, vous a mérité la reconnoissance la plus sensible de tous vos Concitoyens. Continuez-la donc avec zèle, mais permettez-moi là-dessus quelques réflexions : 1°. qu'elle soit assez nombreuse, pour être faite toute la nuit dans plusieurs Quartiers à la fois, en silence & dans le plus grand ordre ; 2°. que tous les Cabarets, Cafés, Maisons de jeu soient fermées à une heure convenable, & les Propriétaires, dans le cas de contravention, condamnés à une amende rigoureuse ; 3°. que tout inconnu, rencontré à une heure indûe, soit interrogé & conduit jusqu'à son domicile, pour s'assurer si on l'y connoît ; 4°. enfin, laissez aux Villages ces Fêtes nocturnes & bruyantes, qui ne peuvent être que pour le petit nombre, & qui incommodent la multitude. Le tranquille repos d'un Père ou d'une Mère décrépits, d'une Epouse chérie, de vos tendres Enfans, de vos Amis, de vos Concitoyens paisibles ou malades, ne mérite-t-il pas d'être respecté ?

Poids, mesures.

Il est encore bien d'autres objets dignes de votre zèle & de votre sollicitude, tous propres à orner votre Patrie d'un nouvel éclat. Sans droiture & sans équité, elle n'est plus qu'un coupe-gorge. Visitez donc fréquemment, mais sans ordre, les poids & les

mesures de tout Marchand ou Personne publique ; & que l'ame assez audacieuse pour violer le serment qu'elle a fait à la Société, & abuser ainsi de la foi publique, porte sans délai la juste peine de son attentat sacrilège, par des amendes coûteuses & flétrissantes tout-à-la-fois. Persécutez sans pitié tous ces Monopoleurs infâmes, ces hommes dignes de tous les anathèmes, assez barbares pour répandre l'alarme, la consternation, la misère au sein même de l'abondance.

Monopoleurs.

Boucherie. Jamais plus de Ferme pour votre Boucherie ; que la viande soit marchande, vous n'en manquerez jamais & vous la mangerez toujours bonne. Ne seroit-il pas révoltant que des sang-sues voraces vinssent vous ravir des profits immenses qui vous appartiennent tout entiers, qui soulageroient le Citoyen & feroient fleurir votre Ville ? Avec des Fermiers, que de risques de n'avoir presque jamais qu'une viande mauvaise & fort chère ! Entrez dans vos Tueries, soutenez, si vous le pouvez, le dégoûtant spectacle du bétail qu'on y apprête à votre nourriture : il n'est pas encore entré, que déjà il succombe sous la masse ou le couteau de l'impatient Boucher. L'animal échauffé, appauvri, atténué par la fatigue & par la faim, ne demanderoit que quelques jours de pâturage pour se délasser, se rafraîchir, se refaire & offrir aux Citoyens une nourriture bienfaisante ; mais l'insatiable cupidité ne s'accommoderoit pas de si justes précautions. Les Citoyens en seroient mieux servis, mais les Fermiers plus équitables & un peu moins opulens. Eh ! s'ils sont avides de sang, que ne boivent-ils celui qu'ils ne laissent pas à l'animal qu'ils vous destinent, le temps de verser ! Si l'on ne savoit pas que l'injustice a gagné tous les états, ne diroit-on pas qu'ils envient

jusqu'au modique salaire qu'ils donnent aux Valets chargés de la coupe & de la distribution. Il faut encore que ces malheureux Subalternes viennent griveler entre vos mains, au mépris d'un tarif ou d'une loi dont on abuse le Public.

Avec la liberté de la Boucherie, vous aurez toujours autant de Bétail qu'il vous en faudra. On verra régner parmi les Bouchers l'émulation de la fortune ; chacun voudra s'attirer du débit pour grossir ses profits ; & les uns en dépit des autres, tous chercheront à se surpasser par la meilleure qualité de viande possible.

Pour prévenir des abus, fixez le prix de la Viande, comme vous réglez celui du Pain. Soumettez à l'examen tout le Bétail qui entre dans vos murs pour la Boucherie, & confisquez, comme on fait à Genêve, toute Bête qui pour être ou trop jeune, ou trop vieille, ou malade, pourroit devenir nuisible à la santé des Citoyens. Les Fermiers vous faisoient une rente : c'est une ressource que vous ne devez pas perdre : les besoins publics la réclament ; mais avec quel supérieur avantage vous la retrouveriez dans un impôt d'entrée, déterminé pour chaque espèce d'animal ! Et tout le profit du moins seroit pour votre Ville.

Mais votre Poissonnerie, que n'offre-t-elle pas à vos soins patriotiques ? N'est-ce pas une tyrannie indigne, qu'avec une situation aussi avantageuse que la vôtre, avec cette multitude innombrable de Pêcheurs qui fourmillent dans votre Port, vous mangiez le poisson si mauvais & si cher ? Ignorez-vous le trafic honteux & barbare des gens de cet art, qui cachent la plus grande partie de la pêche, même la plus abondante, pour tromper la crédulité publique, & Poissonnerie.

forcer le beſoin ? qui aiment mieux laiſſer en ſecret le poiſſon ſe corrompre, plutôt que de ne pas tenter, par les apparences d'une diſette ſuppoſée, un gain ſordide & injuſte tout-à-la-fois ? Puniſſez un attentat auſſi révoltant pour l'humanité, qu'il eſt injurieux à la liberté & à l'aiſance, que la nature ſeule vous met dans les mains. Ordonnez, ſous les peines les plus rigoureuſes, que le poiſſon ne ſoit tiré des Barques qui vous l'apportent, que pour paſſer directement dans vos Pêcheries publiques. Banniſſez ces *Accapareurs* étrangers qui viennent vous ronger le ſein, pour enrichir leur Patrie de vos propres dépouilles, ou ſi vous les ſouffrez, qu'il ne leur ſoit jamais permis de toucher qu'à votre abondance.

Accapareurs étrangers.

Votre Patrie vous demande le même zèle & la même ſévérité contre ces Revendeurs & Revendeuſes qui vont ſur les chemins arrêter la marche du Ruſtique bienfaiſant, qui, ſans cette ſorte de monopole, viendroit tous les jours porter, juſques dans vos mains, les bienfaits de la nature & la fertilité des Campagnes.

Revendeuſes.

Il eſt encore une autre ſorte d'ennemis publics, dont vous devez venger vos Concitoyens & arrêter l'iniquité. Ce ſont ces hommes que vous nommez *Fontainiers*, chargés de diſtribuer ſagement les eaux que la nature & vos propres conſtitutions donnent à tous également. La Ville leur paie, dit-on, les ſoins qu'elle leur confie : c'eſt ſans doute, pour faciliter aux Citoyens la jouiſſance de leurs droits communs. Pourquoi faut-il encore qu'un particulier qui manque d'eau, ne l'obtienne qu'à prix d'argent ? Et le Diſtributeur inique qui la dérobe à dix Propriétaires, pour la vendre à un ſeul, n'eſt-il pas indigne de votre confiance & de vos bienfaits ?

Fontainiers

Chaque Citoyen doit se rendre justice, & respecter les droits publics, mais vous devez à votre Patrie le châtiment de tous ceux qui, par leur injustice & leur cupidité, déshonoreroient son Administration.

Plan public des alignemens.

Votre Ville s'embélit tous les jours, mais l'ordre public & l'humanité veulent que cet embéllissement ne soit pas laissé au caprice & quelquefois à l'iniquité d'un seul homme, ni à toutes les variations que pourroient amener les diverses créations des Officiers-Municipaux. Les propriétés méritent d'être respectées, & le repos du Citoyen paisible toujours ménagé. Faites donc travailler, avec toute la maturité, toutes les précautions possibles, à un plan général & bien détaillé de tous les alignemens pris & à prendre dans l'enceinte de votre Ville comme dans ses Faux-bourgs. Que ce Tableau soit exposé à l'Hôtel-de-Ville; & que là tous ceux qui auront à élever de nouveaux Édifices, aillent y lire l'ordre qu'ils doivent se prescrire, & les règles qu'ils doivent suivre.

Droits d'humanité dans les alignemens.

Il est sur-tout digne de vous, Messieurs, & de votre gloire, que votre Patrie se garde à jamais de cet opprobre, de cette haîne publique dont se couvrent si mal-à-propos tant d'Intendans, d'Ingénieurs, de Voyers-Royaux, qui, pour un embéllissement arbitraire, quelquefois contre le bon sens, coupent, tranchent, raviſſent un héritage souvent sacré que la pauvreté qui le possède, & dont ils foulent inhumainement l'impuissance, devroit seule leur rendre respectable.

Ce Plan doit être si bien médité, si bien prévu, qu'il soit invariable; mais si, par des circonstances inattendues, il arrivoit un jour qu'on fût obligé d'y toucher, établissez que les fonds qui devront être la victime de l'ordre public,

ne soient jamais enlevés à leurs propriétaires contre leur gré, & sans un dédommagement avantageux. Conviendroit-il au Peuple le plus humain & le plus policé, de sacrifier la fortune & le repos des Citoyens à de simples embélissemens?

Latrines. Mais quelques soins que vous preniez d'embélir votre Ville, le séjour en sera toujours dégoûtant & pénible, tant que vous n'aurez point de Latrines dans vos maisons, ni rien qui puisse y suppléer. Vos Fenêtres sont la terreur de tous les passans; les étrangers sur-tout ne se feront jamais à la sollicitude que leur donne l'idée du danger continuel qu'ils courent en se promenant dans vos rues, ni à l'alternative laborieuse & répugnante, ou de veiller sur chacun de leurs pas, ou d'emporter avec eux les ordures dont vos pavés sont couverts. Mais ne comptez-vous pour rien d'échanger un air pur & salubre que vous pourriez respirer, contre ces vapeurs méphitiques & meurtrières, qui, de toutes les parties de votre Ville, se répandent dans l'atmosphère pour la corrompre? Si vous croyez que des fosses altéraſſent la pureté des eaux qui serpentent sous terre, dans l'étendue de la Ville, ne pourroit-on pas du moins obliger tous ceux qui auroient dans leurs maisons une Cour, ou un Jardin, ou un Ciel-ouvert, d'y ménager un lieu d'aisances sans fosse, & ceux qui n'auroient ni Jardin, ni Ciel-ouvert, seroient tenus d'appliquer contre le mur de leurs maisons, depuis le toît jusqu'au pavé de la rue, un tuyau, ou un enchaînement de plusieurs tuyaux interceptés seulement à chaque étage vers une des Fenêtres, & enchassés dans une espèce de récipiant en forme d'entonnoir, un peu large dont la queue s'emboîteroit elle-même dans cet as-

ſemblage de tuyaux, pour conduire ainſi juſqu'à la rue toutes les matières.

Pour ne pas retomber dans l'inconvénient qu'on veut éviter, il faudroit fabriquer, ſur le pavé même de la rue, à l'extrémité inférieure de ce long conduit, un petit réſervoir pour recevoir & contenir toutes les matières qui en découleroient, & deux fois le jour pluſieurs Vidangeurs ou Balayeurs publics, déſignés & diſperſés dans la Ville, ſeroient chargés de nétoyer ces réſervoirs à une heure déterminée : il faudroit les engager à y tenir toujours de la paille. Il ne reſteroit plus aux particuliers qui craindroient d'être incommodés par l'odeur que pourroient encore rendre ces tuyaux à l'ouverture des récipiens placés vers les fenêtres de chaque étage, de veiller à leur propreté, d'y faire paſſer fréquemment de l'eau, & de les tenir auſſi bien fermés qu'ils ſont ſuſceptibles de l'être. Cet expédient me paroît avantageux pour tous, ſans être bien diſpendieux pour les Propriétaires, ni même nuiſible à l'ornement extérieur de vos Maiſons.

Goutières pour les eaux de pluie.

On paroît ſouhaiter beaucoup, en ce moment-ci ſur-tout, de voir à chaque Maiſon des canons à goutières pour recevoir les eaux de la pluie, & les conduire juſqu'à terre. Si le vœu du Public venoit à s'accomplir, les tuyaux que je viens d'indiquer pour ſuppléer aux Latrines, deviendroient économiques, en ſervant à deux uſages à la fois.

Femmes publiques.

Je n'ai plus qu'une grace à vous demander, Meſſieurs, & je vous la demanderai ſous des auſpices ſi favorables, que votre cœur généreux & capable des plus grandes actions, ne la refuſera pas. C'eſt au nom d'une Jeuneſſe intéreſſante, l'eſpoir & la gloire de votre Patrie, mais fougueuſe & inconſidérée que je vous

là demande ; c'eſt au nom de tout ce que vous avez de Pères & de Mères reſpectables dans vos murs, qui verſent tous les jours des larmes amères ſur le dépériſſement & la perte de leurs enfans, long-temps même avant leur mort ; c'eſt au nom d'une foule attendriſſante d'Épouſes pleines de charmes & de vertus, dignes de faire le bonheur de leurs Époux ; c'eſt au nom de la Religion elle-même, ſa voix ne vous eſt pas inconnue, ni ſon langage étranger. Souffrirez-vous davantage cet eſſaim déſaſtreux & corrupteur de Filles perdues qui inondent tous les Quartiers de votre Ville ? Fléau cruel qui porte tous les jours le déſeſpoir & la conſternation dans le ſein des Familles les plus heureuſes, & qui précipite dans l'horreur du tombeau des milliers de jeunes gens qui euſſent faits des Citoyens utiles ! Il étoit réſervé à un ſiècle auſſi dépravé que le nôtre, auſſi dépourvu de principes, de faire croire qu'une Ville grande & peuplée avoit beſoin de cette engeance infernale, pour ſe mettre à l'abri de plus grands maux. Ah ! depuis quand eſt-il donc vrai que la corruption générale des mœurs puiſſe ſervir à la tranquillité publique ? que les calamités effrayantes qui marchent à ſa ſuite, les infirmités ſignominieuſes, les vieilleſſes prématurées, la brutalité du caractère, les renverſemens de la fortune & la mort, puiſſent faire fléurir un État ?

Si les reſſources infinies de votre génie & de votre zèle, ſi les forces de l'autorité ne vous permettent pas de purger entièrement votre Ville de cette peſte publique, du moins diminuez-en le nombre, releguez-les dans certains mauvais Quartiers affectés pour elles ſeules, & d'où il ne leur ſoit pas permis de s'écarter, pour aller porter ailleurs leur venin. Convient-il qu'elles occupent des

Édifices

Édifices magnifiques dans des Quartiers superbes, dignes de faire l'asyle délicieux du Citoyen honnête, & dont la pudeur & la vertu n'osent plus approcher, depuis qu'elles en ont infecté jusqu'aux avenues par leur présence & leurs dissolutions. Cette réforme est digne de vous, Messieurs, & votre grande ame en a fait naître le doux espoir à tous les gens de bien.

Police pour les Églises.

Si, avec cela, vous portiez encore votre zèle & vos soins jusques dans nos Temples, pour y maintenir l'ordre, y rétablir la décence, empêcher l'impiété d'y venir troubler le silence religieux que méritent nos mystères; vous feriez connoître à tout le monde que vous êtes convaincus de ce grand & utile principe, que le culte de la Religion tient essentiellement à l'ordre politique; vous marcheriez sur les traces d'une des Cours qui a le moins démérité de la France; vous opéreriez une révolution heureuse qu'a osé tenter, avec autant de gloire que de succès, un seul homme, Lieutenant de Police zélé & vrai Patriote, dans une des plus grandes Villes du Royaume (1). En un mot, vos noms déjà si chers à vos Concitoyens, s'immortaliseroient dans tous les cœurs. La Religion & votre Patrie se réuniroient pour dresser à vos bienfaits un monument éternel de reconnoissance & d'affection.

Telles sont les réflexions dont j'avois à vous faire hommage, fruit de mon amour pour votre Patrie. Si vous les jugez dignes de vous, je jouirai

(1) M. Rey, à Lyon.

du délicieux plaisir d'avoir été utile à mes semblables ; si vous ne daignez pas les accueillir, j'aurai toujours la douce satisfaction d'avoir voulu l'être.

J'ai l'honneur d'être avec un respectueux dévouement,

MESSIEURS,

Votre très-humble &
& très-obéissant Serviteur.

* * *

A Marseille, le 15 Avril 1789.